

Bernard Lapinalie

Pré/texte 3

Je voudrais réfléchir à la place que tient la guérison des symptômes dans ce que nous attendons d'une psychanalyse et même d'une analyse finie. Bien sûr la guérison c'est mieux, mais que fait-on de l'apparente contradiction interne à l'analyse qui fait que l'analysant attend légitimement la guérison de ses symptômes, alors que l'analyste sait que ces mêmes symptômes témoignent de l'inéluctable, de l'inguérissable maladie que le langage et son inconscient font au sujet ?

Dans le *Séminaire XI* par exemple, Lacan rappelait qu'il ne s'agit pas tant de savoir pourquoi votre fille est muette que de la faire parler, non sans préciser que l'analyse consiste d'abord « à peser son désir hystérique comme désir insatisfait ». Il est intéressant que Lacan choisisse ici ce symptôme du mutisme pour une pratique qui passe par la parole pour défaire ce qui a été fait par la parole... Peut-on en déduire que Lacan rappelait aux analystes qu'il s'agit avant tout de guérir les symptômes ? L'analyse serait-elle alors un complément de la médecine ? À l'époque des psychothérapies impliquées dans la grande normalisation, la question est importante pour la psychanalyse, d'autant que Freud, lui, disait déjà que la guérison est de surcroît.

Je me propose donc de reprendre et d'examiner plus avant la position de Lacan à partir de deux textes où il ouvre à nouveau ces questions en soutenant les torsions nécessaires à engager la réponse. Il s'agit de « La troisième » et de son séminaire *Le Moment de conclure*.

D'abord « La troisième », en novembre 1974 : Lacan y redéfinit le symptôme en mettant l'accent sur le réel d'où il vient. Il rappelle que le sens dont on nourrit le symptôme dans une psychanalyse, qu'on le veuille ou non, ça n'est pas tant le sens de « pourquoi votre fille est muette », qui relève de la débilité de la pensée, mais le sens où va toujours le symptôme, qui est le réel même d'où il vient, le réel de l'inconscient. On comprend le problème pour la guérison puisqu'il n'est pas sérieusement envisageable de supprimer le réel de l'inconscient d'où vient et où va le symptôme. Lacan

précise pourtant que l'analyse doit viser le réel du symptôme et aller contre, « pour qu'il en crève » ajoute-t-il. Soyons attentifs : ce qui, selon Lacan, devrait crever ici, c'est le réel du symptôme et pas forcément le symptôme lui-même. Et puisque, dans notre école du moins, personne ne pense que le réel de l'inconscient puisse disparaître et les symptômes avec, nous pouvons comprendre pourquoi Lacan ne dit pas « disparaître » pour ce réel mais plus trivialement « crever », dans un texte qu'il dit bien avoir écrit avec soin. La question du devenir du symptôme et de sa guérison dans son rapport à l'analyse reste donc en suspens.

Et encore, juste après, il hisse la question au niveau du rapport entre l'analyse et le discours dominant en y apportant un éclairage supplémentaire : il rappelle en effet que ce que le discours dominant demande à la psychanalyse c'est justement de débarrasser ses sujets « et du réel et du symptôme », mais qu'alors, si elle a du succès dans cette demande, la psychanalyse s'éteindra !

Si ensuite nous faisons un saut à la leçon du 10 janvier 1978 du séminaire *Le Moment de conclure*, nous pouvons encore être interpellés par la réponse de Lacan à quelqu'un qui attend des lumières sur ce que c'est que la fin d'une psychanalyse. Il y répond qu'on peut la définir – je le cite et je m'arrêterai là-dessus : « L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, puisque c'est comme ça à présent que j'écris symptôme, mais ça consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré... il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »

Mots-clés : symptôme, réel, inconscient, guérison.